

PAUL VERLAINE

AMOUR

artyuiop

*Amour*

*À mon fils Georges Verlaine.*

PRIÈRE DU MATIN

Ô Seigneur, exaucez et dictez ma prière,  
Vous la pleine Sagesse et la toute Bonté,  
Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière,  
Et qui m'avez aimé de toute éternité.

Car – ce bonheur terrible est tel, tel ce mystère  
Miséricordieux, que, cent fois médité,  
Toujours il confondit ma raison qu'il atterre, –  
Oui, vous m'avez aimé de toute éternité.

Oui, votre grand souci, c'est mon heure dernière,  
Vous la voulez heureuse et pour la faire ainsi,  
Dès avant l'univers, dès avant la lumière,  
Vous préparâtes tout, ayant ce grand souci.

Exaucez ma prière après l'avoir formée  
De gratitude immense et des plus humbles vœux,  
Comme un poète scande une ode bien-aimée,  
Comme une mère baise un fils sur les cheveux.

Donnez-moi de vous plaire, et puisque pour vous plaire  
Il me faut être heureux, d'abord dans la douleur,  
Parmi les hommes durs sous une loi sévère,  
Puis dans le ciel tout près de vous sans plus de pleur,

*Prière du matin*

Tout près de vous, le Père Éternel, dans la joie  
Éternelle, ravi dans les splendeurs des saints,  
Ô donnez-moi la foi très forte, que je croie  
Devoir souffrir cent morts s'il plaît à vos desseins ;

Et donnez-moi la foi très douce, que j'estime  
N'avoir de haine juste et sainte que pour moi,  
Que j'aime le pécheur en détestant mon crime,  
Que surtout j'aime ceux de nous encor sans foi ;

Et donnez-moi la foi très humble, que je pleure  
Sur l'impropriété de tant de maux soufferts,  
Sur l'inutilité des grâces et sur l'heure  
Lâchement gaspillée aux efforts que je perds ;

Et que votre Esprit Saint qui sait toute nuance  
Rende prudent mon zèle et sage mon ardeur :  
Donnez, juste Seigneur, avec la confiance,  
Donnez la méfiance à votre serviteur.

Que je ne sois jamais un objet de censure  
Dans l'action pieuse et le juste discours ;  
Enseignez-moi l'accent, montrez-moi la mesure ;  
D'un scandale, d'un seul, préservez mes entours ;

Faites que mon exemple amène à vous connaître  
Tous ceux que vous voudrez de tant de pauvres fous,  
Vos enfants sans leur Père, un état sans le Maître,  
Et que, si je suis bon, toute gloire aille à vous ;

## *Prière du matin*

Et puis, et puis, quand tout des choses nécessaires,  
L'homme, la patience et ce devoir dicté,  
Aura fructifié de mon mieux dans vos serres,  
Laissez-moi vous aimer en toute charité,

Laissez-moi, faites-moi de toutes mes faiblesses  
Aimer jusqu'à la mort votre perfection,  
Jusqu'à la mort des sens et de leurs mille ivresses,  
Jusqu'à la mort du cœur, orgueil et passion,

Jusqu'à la mort du pauvre esprit lâche et rebelle  
Que votre volonté dès longtemps appelait  
Vers l'humilité sainte éternellement belle :  
Mais lui, gardait son rêve infernalement laid,

Son gros rêve éveillé de lourdes rhétoriques,  
Spéculation creuse et calculs impuissants  
Ronflant et s'étirant en phrases pléthoriques.  
Ah ! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens !

Place à l'âme qui croie, et qui sente et qui voie  
Que tout est vanité fors elle-même en Dieu ;  
Place à l'âme, Seigneur, marchant dans votre voie  
Et ne tendant qu'au ciel, seul espoir et seul lieu !

Et que cette âme soit la servante très douce  
Avant d'être l'épouse au trône non-pareil.  
Donnez-lui l'Oraison comme le lit de mousse  
Où ce petit oiseau se baigne de soleil,

## *Prière du matin*

La paisible oraison comme la fraîche étable  
Où cet agneau s'ébatte et broute dans les coins  
D'ombre et d'or quand sévit le midi redoutable  
Et que juin fait crier l'insecte dans les foin,

L'oraison bien en vous, fût-ce parmi la foule,  
Fût-ce dans le tumulte et l'erreur des cités,  
Donnez-lui l'oraison qui sourde et d'où découle  
Un ruisseau toujours clair d'austères vérités :

La mort, le noir péché, la pénitence blanche,  
L'occasion à fuir et la grâce à guetter ;  
Donnez-lui l'oraison d'en haut et d'où s'épanche  
Le fleuve amer et fort qu'il lui faut remonter :

Mortification spirituelle, épreuve  
Du feu par le désir et de l'eau par le pleur  
Sans fin d'être imparfaite et de se sentir veuve  
D'un amour que doit seule aviver la douleur,

Sécheresses ainsi que des trombes de sable  
En travers du torrent où luttent ses bras lourds,  
Un ciel de plomb fondu, la soif inapaisable  
Au milieu de cette eau qui l'assoiffe toujours,

Mais cette eau-là jaillit à la vie éternelle,  
Et la vague bientôt porterait doucement  
L'âme persévérante et son amour fidèle  
Aux pieds de votre Amour fidèle, ô Dieu clément !

*Prière du matin*

La bonne mort pour quoi Vous-Même vous mourûtes  
Me ressusciterait à votre éternité.  
Pitié pour ma faiblesse, assistez à mes luttes  
Et bénissez l'effort de ma débilité !

Pitié, Dieu pitoyable ! et m'aidez à parfaire  
L'œuvre de votre Cœur adorable, en sauvant  
L'âme que rachetaient les affres du Calvaire :  
Père, considérez le prix de votre enfant.

ÉCRIT EN 1875

*À Edmond Lepelletier.*

J'ai naguère habité le meilleur des châteaux  
Dans le plus fin pays d'eau vive et de coteaux :  
Quatre tours s'élevaient sur le front d'autant d'ailes,  
Et j'ai longtemps, longtemps habité l'une d'elles.  
Le mur, étant de brique extérieurement,  
Luisait rouge au soleil de ce site dormant,  
Mais un lait de chaux, clair comme une aube qui pleure,  
Tendait légèrement la voûte intérieure.  
Ô diane des yeux qui vont parler au cœur,  
Ô réveil pour les sens éperdus de langueur,  
Gloire des fronts d'aïeuls, orgueil jeune des branches,  
Innocence et fierté des choses, couleurs blanches !  
Parmi des escaliers en vville, tout aciers  
Et cuivres, luxes brefs encore émaciés,  
Cette blancheur bleuâtre et si douce, à m'en croire,  
Que relevait un peu la longue plinthe noire,  
S'emplissait tout le jour de silence et d'air pur  
Pour que la nuit y vînt rêver de pâle azur.  
Une chambre bien close, une table, une chaise,  
Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,  
Du jour suffisamment et de l'espace assez,  
Tel fut mon lot durant les longs mois là passés,  
Et je n'ai jamais plaint ni les mois ni l'espace,  
Ni le reste, et du point de vue où je me place

Maintenant que voici le monde de retour,  
Ah ! vraiment, j'ai regret aux deux ans dans la tour !  
Car c'était bien la paix réelle et respectable,  
Ce lit dur, cette chaise unique et cette table,  
La paix où l'on aspire alors qu'on est bien soi,  
Cette chambre aux murs blancs, ce rayon sobre et coi,  
Qui glissait lentement en teintes apaisées,  
Au lieu de ce grand jour diffus de vos croisées.  
Car, à quoi bon le vain appareil et l'ennui  
Du plaisir, à la fin, quand le malheur a lui  
(Et le malheur est bien un trésor qu'on déterre),  
Et pourquoi cet effroi de rester solitaire  
Qui pique le troupeau des hommes d'à présent,  
Comme si leur commerce était bien suffisant ?  
Questions ! Donc, j'étais heureux avec ma vie,  
Reconnaissant de biens que nul, certes, n'envie.  
(Ô fraîcheur de sentir qu'on n'a pas de jaloux !  
Ô bonté d'être cru plus malheureux que tous !)  
Je partageais les jours de cette solitude  
Entre ces deux bienfaits, la prière et l'étude,  
Que délassait un peu de travail manuel.  
Ainsi les Saints ! J'avais aussi ma part de ciel,  
Surtout quand, revenant au jour, si proche encore,  
Où j'étais ce mauvais sans plus qui s'édulcore  
En la luxure lâche aux farces sans pardon,  
Je pouvais supputer tout le prix de ce don :  
N'être plus là, parmi les choses de la foule,  
S'y dépensant, plutôt dupe, pierre qui roule,

## *Amour*

Mais de fait un complice à tous ces noirs péchés,  
N'être plus là, compter au rang des cœurs cachés,

Des cœurs discrets que Dieu fait siens dans le silence,  
Sentir qu'on grandit bon et sage, et qu'on s'élance  
Du plus bas au plus haut en essors bien réglés,  
Humble, prudent, béni, la croissance des blés ! –  
D'ailleurs, nuls soins gênants, nulle démarche à faire.  
Deux fois le jour ou trois, un serviteur sévère  
Apportait mes repas et repartait muet.

Nul bruit. Rien dans la tour jamais ne remuait  
Qu'une horloge au cœur clair qui battait à coups larges.  
C'était la liberté (la seule !) sans ses charges,  
C'était la dignité dans la sécurité !

Ô lieu presque aussitôt regretté que quitté,  
Château, château magique où mon âme s'est faite,  
Frais séjour où se vint apaiser la tempête  
De ma raison allant à vau-l'eau dans mon sang,  
Château, château qui luis tout rouge et dors tout blanc,  
Comme un bon fruit de qui le goût est sur mes lèvres  
Et désaltère encor l'arrière-soif des fièvres,  
Ô sois béni, château d'où me voilà sorti  
Prêt à la vie, armé de douceur et nanti  
De la Foi, pain et sel et manteau pour la route  
Si déserte, si rude et si longue, sans doute,  
Par laquelle il faut tendre aux innocents sommets.  
Et soit aimé L'AUTEUR de la Grâce, à jamais !

Stickney, Angleterre.

UN CONTE

*À J.-K. Huijsmans.*

Simplement, comme on verse un parfum sur une flamme  
Et comme un soldat répand son sang pour la patrie,  
Je voudrais pouvoir mettre mon cœur avec mon âme  
Dans un beau cantique à la sainte Vierge Marie.

Mais je suis, hélas ! un pauvre pécheur trop indigne,  
Ma voix hurlerait parmi le chœur des voix des justes :  
Ivre encore du vin amer de la terrestre vigne,  
Elle pourrait offenser des oreilles augustes.

Il faut un cœur pur comme l'eau qui jaillit des roches,  
Il faut qu'un enfant vêtu de lin soit notre emblème,  
Qu'un agneau bêlant n'éveille en nous aucuns reproches,  
Que l'innocence nous ceigne un brûlant diadème,

Il faut tout cela pour oser dire vos louanges,  
Ô vous, Vierge Mère, ô vous, Marie Immaculée,  
Vous blanche à travers les battements d'ailes des anges,  
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

Du moins je ferai savoir à qui voudra l'entendre  
Comment il advint qu'une âme des plus égarées,  
Grâce à ces regards cléments de votre gloire tendre,  
Revint au bercail des Innocences ignorées.

## *Amour*

Innocence, ô belle après l'Ignorance inouïe,  
Eau claire du cœur après le feu vierge de l'âme,  
Paupière de grâce sur la prunelle éblouie,  
Désaltèrement du cerf rompu d'amour qui brame !

Ce fut un amant dans toute la force du terme :  
Il avait connu toute la chair, infâme ou vierge,  
Et la profondeur monstrueuse d'un épiderme,  
Et le sang d'un cœur, cire vermeille pour son cierge !

Ce fut un athée, et qui poussait loin sa logique  
Tout en méprisant les fadaises qu'elle autorise,  
Et comme un forçat qui remâche une vieille chique  
Il aimait le jus flasque de la mécréantise.

Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues,  
Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières ;  
Bon que les amours premières fussent disparues,  
Mais cela n'excuse en rien l'excès de ses manières.

Ce fut, et quel préjudice ! un Parisien fade,  
Vous savez, de ces provinciaux cent fois plus pires  
Qui prennent au sérieux la plus sottie cascade,  
Sans s'apercevoir, ô leur âme, que tu respirez ;

Race de théâtre et de boutique dont les vices  
Eux-mêmes, avec leur odeur rance et renfermée,  
Lèveraient le cœur à des sauvages, leurs complices,  
Race de trottoir, race d'égout et de fumée !

## *Amour*

Enfin un sot, un infatué de ce temps bête  
(Dont l'esprit au fond consiste à boire de la bière)  
Et par-dessus tout une folle tête inquiète,  
Un cœur à tous vents, vraiment mais vilement sincère.

Mais sans doute, et moi j'inclinerais fort à le croire,  
Dans quelque coin bien discret et sûr de ce cœur même,  
Il avait gardé comme qui dirait la mémoire  
D'avoir été ces petits enfants que Jésus aime.

Avait-il, – et c'est vraiment plus vrai que vraisemblable –  
Conservé dans le sanctuaire de sa cervelle  
Votre nom, Marie, et votre titre vénérable,  
Comme un mauvais prêtre ornerait encor sa chapelle ?

Ou tout bonnement peut-être qu'il était encore,  
Malgré tout son vice et tout son crime et tout le reste,  
Cet homme très simple qu'au moins sa candeur décore  
En comparaison d'un monde autour que Dieu déteste.

Toujours est-il que ce grand pécheur eut des conduites  
Folles à ce point d'en devenir trop maladroites,  
Si bien que les tribunaux s'en mirent, – et les suites !  
Et le voyez-vous dans la plus étroite des boîtes ?

Cellules ! Prisons humanitaires ! Il faut taire  
Votre horreur fadasse et ce progrès d'hypocrisie...  
Puis il s'attendrit, il réfléchit. Par quel mystère,  
Ô Marie, ô vous, de toute éternité choisie ?

## *Amour*

Puis il se tourna vers votre Fils et vers Sa Mère.  
Ô qu'il fut heureux, mais, là, promptement, tout de suite !  
Que de larmes, quelle joie, ô Mère ! et pour vous plaire,  
Tout de suite aussi le voilà qui bien vite quitte

Tout cet appareil d'orgueil et de pauvres malices,  
Ce qu'on nomme esprit et ce qu'on nomme La Science,  
Et les rires et les sourires où tu te plisses,  
Lèvre des petits exégètes de l'incroyance !

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble, égrène  
Entre ses doigts fiers les grains enflammés du Rosaire,  
Implorant de Vous, la Mère, et la Sainte, et la Reine,  
L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère !

Ô qu'il voudrait bien ne plus savoir plus rien du monde  
Q'adorer obscurément la mystique sagesse,  
Qu'aimer le cœur de Jésus dans l'extase profonde  
De penser à vous en même temps pendant la Messe.

Ô faites cela, faites cette grâce à cette âme,  
Ô vous, Vierge Mère, ô vous, Marie Immaculée,  
Toute en argent parmi l'argent de l'épithalame,  
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

BOURNEMOUTH

*À Francis Poictevin.*

Le long bois de sapins se tord jusqu'au rivage,  
L'étroit bois de sapins, de lauriers et de pins,  
Avec la ville autour déguisée en village :  
Chalets éparpillés rouges dans le feuillage  
Et les blanches villas des stations de bains.

Le bois sombre descend d'un plateau de bruyère,  
Va, vient, creuse un vallon, puis monte vert et noir  
Et redescend en fins bosquets où la lumière  
Filtre et dore l'obscur sommeil du cimetière  
Qui s'étage bercé d'un vague nonchaloir.

À gauche la tour lourde (elle attend une flèche)  
Se dresse d'une église invisible d'ici ;  
L'estacade très loin ; haute, la tour, et sèche :  
C'est bien l'anglicanisme impérieux et rêche  
À qui l'essor du cœur vers le ciel manque aussi.

Il fait un de ces temps ainsi que je les aime,  
Ni brume ni soleil ! le soleil deviné,  
Pressenti, du brouillard mourant dansant à même  
Le ciel très haut qui tourne et fuit, rose de crème ;

## *Amour*

L'atmosphère est de perle et la mer d'or fané.  
De la tour protestante il part un chant de cloche,  
Puis deux et trois et quatre, et puis huit à la fois,  
Instinctive harmonie allant de proche en proche,  
Enthousiasme, joie, appel, douleur, reproche,  
Avec de l'or, du bronze et du feu dans la voix ;

Bruit immense et bien doux que le long bois écoute !  
La musique n'est pas plus belle. Cela vient  
Lentement sur la mer qui chante et frémit toute,  
Comme sous une armée au pas sonne une route  
Dans l'écho qu'un combat d'avant-garde retient.

La sonnerie est morte. Une rouge traînée  
De grands sanglots palpite et s'éteint sur la mer,  
L'éclair froid d'un couchant de la nouvelle année  
Ensanglante là-bas la ville couronnée  
De nuit tombante, et vibre à l'ouest encore clair.

Le soir se fonce. Il fait glacial. L'estacade  
Frissonne et le ressac a gémi dans son bois  
Chanteur, puis est tombé lourdement en cascade  
Sur un rythme brutal comme l'ennui maussade  
Qui martelait mes jours coupables d'autrefois :

Solitude du cœur dans le vide de l'âme,  
Le combat de la mer et des vents de l'hiver,  
L'orgueil vaincu, navré, qui râle et qui déclame,  
Et cette nuit où rampe un guet-apens infâme,  
Catastrophe flairée, avant-goût de l'Enfer !...

## *Amour*

Voici trois tintements comme trois coups de flûtes,  
Trois encor, trois encor ! l'*Angélu*s oublié  
Se souvient, le voici qui dit : Paix à ces luttes !  
Le Verbe s'est fait chair pour relever tes chutes,  
Une vierge a conçu, le monde est délié !

Ainsi Dieu parle par la voix de sa chapelle  
Sise à mi-côte à droite et sur le bord du bois...  
Ô Rome, ô Mère ! Cri, geste qui nous rappelle  
Sans cesse au bonheur seul et donne au cœur rebelle  
Et triste le conseil pratique de la Croix.

– La nuit est de velours. L'estacade laissée  
Tait par degrés son bruit sous l'eau qui reflue.  
Une route assez droite heureusement tracée,  
Guide jusque chez moi ma retraite pressée  
Dans ce noir absolu sous le long bois muet.

Janvier 1877.

THERE

*À Émile Le Brun.*

« Angels » ! seul coin luisant dans ce Londres du soir,  
Où flambe un peu de gaz et jase quelque foule,  
C'est drôle que, semblable à tel très dur espoir,  
Ton souvenir m'obsède et puissamment enroule  
Autour de mon esprit un regret rouge et noir :

Devantures, chansons, omnibus et les danses  
Dans le demi-brouillard où flue un goût de rhum,  
Décence, toutefois, le souci des cadences,  
Et même dans l'ivresse un certain décorum,  
Jusqu'à l'heure où la brume et la nuit se font denses.

« Angels » ! jours déjà loin, soleils morts, flots taris ;  
Mes vieux péchés longtemps ont rôdé par tes voies,  
Tout soudain rougissant, misère ! et tout surpris  
De se plaire vraiment à tes honnêtes joies,  
Eux pour tout le contraire arrivés de Paris !

Souvent l'incompressible Enfance ainsi se joue,  
Fût-ce dans ce rapport infinitésimal,  
Du monstre intérieur qui nous crisper la joue  
Au froid ricanement de la haine et du mal,  
Ou gonfle notre lèvre amère en lourde moue.

## *Amour*

L'Enfance baptismale émerge du pécheur,  
Inattendue, alerte, et nargue ce farouche  
D'un sourire non sans franchise ou sans fraîcheur,  
Qui vient, quoi qu'il en ait, se poser sur sa bouche  
À lui, par un prodige exquisement vengeur.

C'est la Grâce qui passe aimable et nous fait signe.  
Ô la simplicité primitive, elle encor !  
Cher recommencement bien humble ! Fuite insigne  
De l'heure vers l'azur mûrisseur de fruits d'or !  
«Angels»! ô nom *revu*, calme et frais comme un cygne !

UN CRUCIFIX

ÉGLISE SAINT-GÉRY, ARRAS

*À Germain Nouveau.*

Au bout d'un bas-côté de l'église gothique,  
Contre le mur que vient baiser le jour mystique  
D'un long vitrail d'azur et d'or finement roux,  
Le Crucifix se dresse, ineffablement doux,  
Sur sa croix peinte en vert aux arêtes dorées,  
Et la gloire d'or sombre en langues échanrées  
Flue autour de la tête et des bras étendus ;  
Tels quatre vols de flamme en un seul confondus.  
La statue est en bois, de grandeur naturelle,  
Légèrement teintée, et l'on croirait sur elle  
Voir s'arrêter la vie à l'instant qu'on la voit.  
Merveille d'art pieux, celui qui la fit doit  
N'avoir fait qu'elle et s'être éteint dans la victoire  
L'être un bon ouvrier trois fois sûr de sa gloire.  
« Voilà l'homme ! » Robuste et délicat pourtant.  
C'est bien le corps qu'il faut pour avoir souffert tant,  
Et c'est bien la poitrine où bat le Cœur immense :  
Par les lèvres le souffle expirant dit : « Clémence »  
Tant l'artiste les a disjointes saintement,  
Et les bras grands ouverts prouvent le Dieu clément ;  
La couronne d'épine est énorme et cruelle  
Sur le front inclinant sa pâleur fraternelle

## *Amour*

Vers l'ignorance humaine et l'erreur du pécheur,  
Tandis que, pour noyer le scrupule empêcheur  
D'aimer et d'espérer comme la Foi l'enseigne,  
Les pieds saignent, les mains saignent, le côté saigne ;  
On sent qu'il s'offre au Père en toute charité,  
Ce vrai Christ catholique éperdu de bonté,  
Pour spécialement sauver vos âmes tristes,  
Pharisiens naïfs, sincères jansénistes !

– Un ami qui passait, bon peintre et bon chrétien,  
Et bon poète aussi, – les trois s'accordent bien, –  
Vit cette œuvre sublime, en fit une copie  
Exquise, et, surprenant mon regard qui l'épie,  
Très gracieusement chez moi vint l'oublier.  
Et j'ai rimé ces vers pour le remercier. –

Août 1880.

BALLADE

À PROPOS DE DEUX ORMEAUX QU'IL AVAIT

*À Léon Vanier.*

Mon jardin fut doux et léger,  
Tant qu'il fut mon humble richesse :  
Mi-potager et mi-verger,  
Avec quelque fleur qui se dresse  
Couleur d'amour et d'allégresse,  
Et des oiseaux sur des rameaux,  
Et du gazon pour la paresse.  
Mais rien ne valut mes ormeaux.

De ma claire salle à manger  
Où du vin fit quelque prouesse,  
Je les voyais tous deux bouger  
Doucelement au vent qui les presse  
L'un vers l'autre en une caresse,  
Et leurs feuilles flûtaient des mots.  
Le clos était plein de tendresse.  
Mais rien ne valut mes ormeaux.

Hélas ! quand il fallut changer  
De cieux et quitter ma liesse,  
Le verger et le potager  
Se partagèrent ma tristesse,  
Et la fleur couleur charmeresse,

*Amour*

Et l'herbe, oreiller de mes maux,  
Et l'oiseau, surent ma détresse.  
Mais rien ne valut mes ormeaux.

ENVOI

Prince, j'ai goûté la simplesse  
De vivre heureux dans vos hameaux :  
Gaîté, santé que rien ne blesse.  
Mais rien ne valut mes ormeaux.

SUR UN RELIQUAIRE

QU'ON LUI AVAIT DÉROBÉ

Seul bijou de ma pauvreté,  
Ton mince argent, ta perle fausse  
(En tout quatre francs), ont tenté  
Quelqu'un dont l'esprit ne se hausse,

Parmi ces paysans cafards  
À vous dégoûter d'être au monde,  
– Tas d'Onans et de Putiphars ! –  
Que juste au niveau de l'immonde,

Et le Témoin, et le Gardien,  
Le Grain d'une poussière illustre,  
Un ami du mien et du tien  
Crispe sur Lui sa main de rustre !

Est-ce simplement un voleur,  
Ou s'il se guinde au sacrilège ?  
Bah ! ces rustiques-là ! Mais leur  
Gros laid vice que rien n'allège

Ne connaît rien que de brutal  
Et ne s'est jamais douté d'une  
Âme immortelle. Du métal,  
C'est tout ce qu'il voit dans la lune ;

## *Amour*

Tout ce qu'il voit dans le soleil,  
C'est foin épais et fumier dense,  
Et quand éclôt le jour vermeil,  
Il suppose timbre et quittance,

Hypothèque, gens mis dedans,  
Placements, la dot de la fille,  
Crédits ouverts à deux battants  
Et l'usure au bout qui mordille !

Donc, vol, oui, sacrilège, non.  
Mais le fait monstrueux existe,  
Et pour cet ouvrage sans nom  
Mon âme est immensément triste.

Ô pour lui ramener la paix.  
Daignez, vous, grand saint Benoît Labre,  
Écouter les vœux que je fais,  
Peur que ma foi ne se délabre

En voyant ce crime impuni  
Rester inutile. Ô la Grâce,  
Implorez-la sur l'homme, et ni  
L'homme ni moi n'oublierons. Grâce !

Grâce pour le pauvre larron  
Inconscient du péché pire !  
Intercédez, ô bon patron,  
Et qu'enfin le bon Dieu l'inspire,

## *Amour*

Que de ce débris de ce corps  
Exalté par la pénitence  
Sorte une vertu de remords,  
Et que l'exquis conseil le tance

Et lui montre toute l'horreur  
Du vol et de ce vol impie  
Avec la torpeur et l'erreur  
D'un passé qu'il faut qu'il expie.

Qu'il s'émeuve à ce double objet  
Et tremblant au son du tonnerre  
Respecte ce qu'il outrageait  
En attendant qu'il le vénère.

Et que cette conversion  
L'amène à la foi de ses pères  
D'avant la Révolution.  
Ma Foi, dis-le-moi, tu l'espères ?

Ma foi, celle du charbonnier  
Ainsi la veux-je, et la souhaite  
Au possesseur, croyons dernier,  
De la sainte petite boîte !

*Amour*

À MADAME X...

EN LUI ENVOYANT UNE PENSÉE

Au temps où vous m'aimiez (bien sûr ?)  
Vous m'envoyâtes, fraîche éclosé,  
Une chère petite rose,  
Frais emblème, message pur.

Elle disait en son langage  
Les « serments du premier amour » :  
Votre cœur à moi pour toujours  
Et toutes les choses d'usage.

Trois ans sont passés. Nous voilà !  
Mais moi j'ai gardé la mémoire  
De votre rose, et c'est ma gloire  
De penser encore à cela.

Hélas ! si j'ai la souvenance,  
Je n'ai plus la fleur, ni le cœur !  
Elle est aux quatre vents, la fleur.  
Le cœur ? mais, voici que j'y pense,

Fut-il mien jamais ? entre nous ?  
Moi, le mien bat toujours de même,  
Il est toujours simple. Un emblème  
À mon tour. Dites, voulez-vous

*Amour*

Que, tout pesé, je vous envoie,  
Triste sélam, mais c'est ainsi,  
Cette pauvre négresse-ci ?  
Elle n'est pas couleur de joie,

Mais elle est couleur de mon cœur ;  
Je l'ai cueillie à quelque fente  
Du pavé captif que j'arpente  
En ce lieu de juste douleur.

A-t-elle besoin d'autres preuves ?  
Acceptez-la pour le plaisir.  
J'ai tant fait que de la cueillir,  
Et c'est presque une fleur-des-veuves.

1873.

UN VEUF PARLE

Je vois un groupe sur la mer.  
Quelle mer ? Celle de mes larmes.  
Mes yeux mouillés du vent amer  
Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes  
Sont deux étoiles sur la mer.

C'est une toute jeune femme  
Et son enfant déjà tout grand  
Dans une barque où nul ne rame,  
Sans mât ni voile, en plein courant...  
Un jeune garçon, une femme !

En plein courant dans l'ouragan !  
L'enfant se cramponne à sa mère  
Qui ne sait plus où, non plus qu'en...  
Ni plus rien, et qui, folle, espère  
En le courant, en l'ouragan.

Espérez en Dieu, pauvre folle,  
Crois en notre Père, petit.  
La tempête qui vous désole,  
Mon cœur de là-haut vous prédit  
Qu'elle va cesser, petit, folle !

Et paix au groupe sur la mer,  
Sur cette mer de bonnes larmes !  
Mes yeux joyeux dans le ciel clair,

*Amour*

Par cette nuit sans plus d'alarmes,  
Sont deux bons anges sur la mer.

1878.

IL PARLE ENCORE

Ni pardon ni répit, dit le monde,  
Plus de place au sénat du loisir !  
On rend grâce et justice au désir  
Qui te prend d'une paix si profonde,  
Et l'on eût fait trêve avec plaisir,  
Mais la guerre est jalouse : il faut vivre  
Ou mourir du combat qui t'enivre.

Aussi bien tes vœux sont absolus  
Quand notre art est un mol équilibre.  
Nous donnons un sens large au mot : libre,  
Et ton sens va : Vite ou jamais plus.  
Ta prière est un ordre qui vibre ;  
Alors nous, indolents conseillers,  
Que te dire, excepté : Cherche ailleurs ?

Et je vois l'Orgueil et la Luxure  
Parmi la réponse : tel un cor  
Dans l'éclat fané d'un vil décor,  
Prêtant sa rage à la flûte impure.  
Quel décor connu, mais triste encor !  
C'est la ville où se caille et se lie  
Ce passé qu'on boit jusqu'à la lie,

C'est Paris banal, maussade et blanc,  
Qui chantonne une ariette vieille  
En cuvant sa « noce » de la veille  
Comme un invalide sur un banc.  
La Luxure me dit à l'oreille :  
Bonhomme, on vous a déjà donné.  
Et l'Orgueil se tait comme un damné.

Ô Jésus, vous voyez que la porte  
Est fermée au Devoir qui frappait,  
Et que l'on s'écarte à mon aspect.  
Je n'ai plus qu'à prier pour la morte.  
Mais l'agneau, bénissez qui le paît !  
Que le thym soit doux à sa bouchette !  
Que le loup respecte la houlette !

Et puis, bon pasteur, paisez mon cœur :  
Il est seul désormais sur la terre,  
Et l'horreur de rester solitaire  
Le distrait en l'étrange langueur  
D'un espoir qui ne veut pas se taire,  
Et l'appelle aux prés qu'il ne faut pas.  
Donnez-lui de n'aller qu'en vos pas.

1879.

BALLADE

EN RÊVE

*Au docteur Louis Jullien.*

J'ai rêvé d'elle, et nous nous pardonnions  
Non pas nos torts, il n'en est en amour,  
Mais l'absolu de nos opinions  
Et que la vie ait pour nous pris ce tour.  
Simple elle était comme au temps de ma cour,  
En robe grise et verte et voilà tout,  
(J'aimais toujours les femmes dans ce goût),  
Et son langage était sincère et coi.  
Mais quel émoi de me dire au débout :  
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

Elle ni moi nous ne nous résignons  
À plus souffrir pas plus tard que ce jour.  
Ô nous revoir encore compagnons,  
Chacun étant descendu de sa tour  
Pour un baiser bien payé de retour !  
Le beau projet ! Et nous étions debout,  
Main dans la main, avec du sang qui bout  
Et chante un fier *donec gratus*. Mais quoi ?  
C'était un songe, ô tristesse et dégoût !  
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

## *Amour*

Et nous suivions tes luisants fanions,  
Soie et satin, ô Bonheur vainqueur, pour  
Jusqu'à la mort, que d'ailleurs nous niions.  
J'allais par les chemins, en troubadour,  
Chantant, ballant, sans craindre ce pandour  
Qui vous saute à la gorge et vous découd.  
Elle évoquait la chère nuit d'Août  
Où son aveu bas et lent me fit roi.  
Moi, j'adorais ce retour qui m'absout.  
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

## Envoi

Princesse elle est, sans doute, à l'autre bout  
Du monde où règne et persiste ma foi.  
*Amen*, alors, puisqu'à mes dam et coût,  
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

ADIEU

Hélas ! je n'étais pas fait pour cette haine  
Et pour ce mépris plus forts que moi que j'ai.  
Mais pourquoi m'avoir fait cet agneau sans laine  
Et pourquoi m'avoir fait ce cœur outragé ?

J'étais né pour plaire à toute âme un peu fière,  
Sorte d'homme en rêve et capable du mieux,  
Parfois tout sourire et parfois tout prière,  
Et toujours des cieux attendris dans les yeux ;

Toujours la bonté des caresses sincères,  
En dépit de tout et quoi qu'il y parût,  
Toujours la pudeur des hontes nécessaires  
Dans l'argent brutal et les stupeurs du rut ;

Toujours le pardon, toujours le sacrifice !  
J'eus plus d'un des torts, mais j'avais tous les soins.  
Votre mère était tendrement ma complice,  
Qui voyait mes torts et mes soins, elle, au moins.

Elle n'aimait pas que par vous je souffrisse.  
Elle est morte et j'ai prié sur son tombeau ;  
Mais je doute fort qu'elle approuve et bénisse  
La chose actuelle et trouve cela beau.

Et j'ai peur aussi, nous en terre, de croire  
Que le pauvre enfant, votre fils et le mien,

## *Amour*

Ne vénérera pas trop votre mémoire,  
Ô vous sans égard pour le mien et le tien.

Je n'étais pas fait pour dire de ces choses,  
Moi dont la parole exhalait autrefois  
Un épithalame en des apothéoses,  
Ce chant du matin où mentait votre voix.

J'étais, je suis né pour plaire aux nobles âmes,  
Pour les consoler un peu d'un monde impur,  
Cimier d'or chanteur et tunique de flammes,  
Moi le Chevalier qui saigne sur azur,

Moi qui dois mourir d'une mort douce et chaste  
Dont le cygne et l'aigle encor seront jaloux,  
Dans l'honneur vainqueur malgré ce vous néfaste,  
Dans la gloire aussi des Illustres Époux !

Novembre 1886.

BALLADE

EN L'HONNEUR DE LOUISE MICHEL

Madame et Pauline Roland,  
Chariotte, Théroigne, Lucile,  
Presque Jeanne d'Arc, étoilant  
Le front de la foule imbécile,  
Nom des cieux, cœur divin qu'exile  
Cette espèce de moins que rien  
France bourgeoise au dos facile,  
Louise Michel est très bien.

Elle aime le Pauvre âpre et franc  
Ou timide, elle est la faucille  
Dans le blé mûr pour le pain blanc  
Du Pauvre, et la sainte Cécile,  
Et la Muse rauque et gracile  
Du Pauvre, et son ange gardien  
À ce simple, à cet indocile.  
Louise Michel est très bien.

Gouvernements de maltalent,  
Mégathérium ou bacille,  
Soldat brut, robin insolent,  
Ou quelque compromis fragile,  
Géant de boue aux pieds d'argile,  
Tout cela, son courroux chrétien  
L'écrase d'un mépris agile.  
Louise Michel est très bien.

ENVOI

Citoyenne ! votre évangile,  
On meurt pour ! c'est l'Honneur ! et bien  
Loin des Taxil et des Bazile,  
Louise Michel est très bien.

À LOUIS II DE BAVIÈRE

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire,  
Qui voulûtes mourir vengeant votre raison  
Des choses de la politique, et du délire  
De cette Science intruse dans la maison,

De cette Science assassin de l'Oraison  
Et du Chant et de l'Art et de toute la Lyre,  
Et simplement, et plein d'orgueil en floraison,  
Tuâtes en mourant, salut, Roi ! bravo, Sire !

Vous fûtes un poète, un soldat, le seul Roi  
De ce siècle où les rois se font si peu de chose,  
Et le martyr de la Raison selon la Foi.

Salut à votre très unique apothéose,  
Et que votre âme ait son fier cortège, or et fer,  
Sur un air magnifique et joyeux de Wagner.

PARSIFAL

*À Jules Tellier.*

Parsifal a vaincu les Filles, leur gentil  
Babil et la luxure amusante – et sa pente  
Vers la Chair de garçon vierge que cela tente  
D’aimer les seins légers et ce gentil babil ;

Il a vaincu la Femme belle, au cœur subtil,  
Étalant ses bras frais et sa gorge excitante ;  
Il a vaincu l’Enfer et rentre sous la tente  
Avec un lourd trophée à son bras puénil,

Avec la lance qui perça le Flanc suprême !  
Il a guéri le roi, le voici roi lui-même,  
Et prêtre du très saint Trésor essentiel.

En robe d’or il adore, gloire et symbole,  
Le vase pur où resplendit le Sang réel.  
– Et, ô ces voix d’enfants chantant dans la coupole !

SAINT GRAAL

*À Léon Bloy.*

Parfois je sens, mourant des temps où nous vivons  
Mon immense douleur s'enivrer d'espérance.  
En vain l'heure honteuse ouvre des trous profonds,  
En vain bâillent sous nous les désastres sans fonds  
Pour engloutir l'abus de notre âpre souffrance,  
Le sang de Jésus-Christ ruisselle sur France.

Le précieux Sang coule à flots de ses autels  
Non encor renversés, et coulerait encore  
Le fussent-ils, et quand nos malheurs seraient tels  
Que les plus forts, cédant à ces effrois mortels,  
Eux-mêmes subiraient la loi qui déshonore,  
De l'ombre des cachots il jaillirait encore.

Il coulerait encor des pierres des cachots,  
Descellerait l'horreur des ciments, doux et rouge  
Suintement, torrent patient d'oraisons,  
D'expiation forte et de bonnes raisons  
Contre les lâchetés et les « feux sur qui bouge ! »  
Et toute guillotine et cette Gueuse rouge !...

Torrent d'amour du Dieu d'amour et de douceur,  
Fleuve rafraîchissant de feu qui désaltère,  
Fût-ce parmi l'horreur de ce monde moqueur,  
Source vive où s'en vient ressusciter le cœur

*Amour*

Même de l'assassin, même de l'adultère,  
Salut de la patrie, ô sang qui désaltère !

« GAIS ET CONTENTS »

*À charles Vesseron.*

Une chanson folle et légère  
Comme le drapeau tricolore  
Court furieusement dans l'air,  
Fifrant une France âpre encor.

Sa gaîté qui rit d'elle-même  
Et du reste en passant se moque  
Pourtant veut bien dire : Tandem !  
Et vaticine LE grand choc.

Écoutez ! le flonflon se pare  
Des purs accents de la Patrie,  
Espèce de chant du départ  
Du gosse effrayant de Paris.

Il est le rythme, il est la joie,  
Il est la Revanche essayée,  
Il est l'entrain, il est tout, quoi !  
Jusqu'au juron luron qui sied,

Jusqu'au cri de reconnaissance  
Qu'on pousse quand il faut qu'on meure  
De sang-froid, dans tout son bon sens,  
Avec de l'honneur plein son cœur !

À FERNAND LANGLOIS

Vous vous êtes penché sur ma mélancolie,  
Non comme un indiscret, non comme un curieux,  
Et vous avez surpris la clef de ma folie,  
Tel un consolateur attentif et pieux ;

Et vous avez ouvert doucement ma serrure,  
Y mettant tout le temps, non ainsi qu'un voleur,  
Mais ainsi que quelqu'un qui préserve et rassure  
Un triste possesseur peut-être recéleur.

Soyez aimé d'un cœur plus veuf que toutes veuves,  
Qui n'avait plus personne en qui pleurer vraiment,  
Soyez béni d'une âme errant au bord des fleuves  
Consolateurs si mal avec leur air dormant ;

Que soient suivis des pas d'un but à la dérive  
Hier encor, vos pas eux-mêmes tristes, ô  
Si tristes, mais que si bien tristes, et que vive  
Encore, alors ! mais par vous pour Dieu, ce roseau,

Cet oiseau, ce roseau sous cet oiseau, ce blême  
Oiseau sur ce pâle roseau fleuri jadis,  
Et pâle et sombre, spectre et sceptre noir : Moi-même !  
*Surrexit hodie, non plus : de profundis.*

*Fiat !* La défaillance a fini. Le courage  
Revient. Sur votre bras permettez qu'appuyé

## *Amour*

Je marche en la fraîcheur de l'expirant orage,  
Moi-même comme qui dirait défoudroyé.

Là, je vais mieux. Tantôt le calme s'en va naître.  
Il naît. Si vous voulez, allons à petits pas,  
Devisant de la vie et d'un bonheur peut-être  
Non, sans doute, impossible, en somme, n'est-ce pas ?

Oui, causons de bonheur, mais vous ? pourquoi si triste,  
Vous aussi ? Vous si jeune et si triste, ô pourquoi,  
Dites ? Mais cela vous regarde ; et si j'insiste,  
C'est uniquement pour vous plaire et non pour moi.

Discrétion sans borne, immense sympathie !  
C'est l'heure précieuse, elle est unique, elle est  
Angélique. Tantôt l'avez-vous pressentie ?  
Avez-vous comme su – moi je l'ai – qu'il fallait

Peut-être bien, sans doute, et quoique, et puisque, en  
somme,  
Éprouvant tant d'estime et combien de pitié,  
Laisser monter en nous, fleur suprême de l'homme,  
Franchement, largement, simplement, l'Amitié.

DÉLICATESSE

*À Mademoiselle Rachilde.*

Tu nous rends l'égal des héros et des dieux,  
Et, nous procurant d'être les seuls dandies,  
Fais de nos orgueils des sommets radieux,  
Non plus ces foyers de troubles incendies.

Tu brilles et luis, vif astre aux rayons doux,  
Sur l'horizon noir d'une lourde tristesse.  
Par toi surtout nous plaisons au Dieu jaloux,  
Choisie, une, fleur du Bien, Délicatesse !

Plus fière fierté, plus pudique pudeur  
Qui ne sais rougir à force d'être fière,  
Qui ne peux que vaincre en ta sereine ardeur,  
Vierge ayant tout su, très paisible guerrière.

Musique pour l'âme et parfum pour l'esprit,  
Vertu qui n'es qu'un nom, mais le nom d'un ange,  
Noble dame guidant au ciel qui sourit  
Notre immense effort de parmi cette fange.

ANGÉLUS DE MIDI

Je suis dur comme un juif et têtu comme lui,  
Littéral, ne faisant le bien qu'avec ennui,  
Quand je le fais, et prêt à tout le mal possible ;

Mon esprit s'ouvre et s'offre, on dirait une cible ;  
Je ne puis plus compter les chutes de mon cœur ;  
La charité se fane aux doigts de la langueur ;

L'ennemi m'investit d'un fossé d'eau dormante ;  
Une parti de mon être a peur et parlemente :  
Il me faut à tout prix un secours prompt et fort.

Ce fort secours, c'est vous, maîtresse de la mort  
Et reine de la vie, ô Vierge immaculée,  
Qui tendez vers Jésus la Face constellée  
Pour lui montrer le Sein de toutes les douleurs  
Et tendez vers nos pas, vers nos ris, vers nos pleurs  
Et vers nos vanités douloureuses les paumes  
Lumineuses, les Mains répandueuses de baumes.  
Marie, ayez pitié de moi qui ne vaux rien  
Dans le Chaste combat du Sage et du Chrétien ;  
Priez pour mon courage et pour qu'il persévère  
Pour de la patience, en cette longue guerre,  
À supporter le froid et le chaud des saisons ;  
Écartez le fléau des mauvaises raisons ;

## *Amour*

Rendez-moi simple et fort, inaccessible aux larmes,  
Indomptable à la peur ; mettez-moi sous les armes,  
Que j'écrase, puisqu'il le faut, et broie enfin  
Tous les vains appétits, et la soif et la faim,  
Et l'amour sensuel, cette chose cruelle,  
Et la haine encor plus cruelle et sensuelle,  
Faites-moi le soldat rapide de vos vœux,  
Que pour vous obéir soit le rien que je peux,  
Que ce que vous voulez soit tout ce que je puisse !  
J'immolerai comme en un calme sacrifice  
Sur votre autel honni jadis, baisé depuis,  
Le mauvais que je fus, le lâche que je suis.  
La sale vanité de l'or qu'on a, l'envie  
D'en avoir, mais pas pour le Pauvre, cette vie  
Pour soi, quel soi ! l'affreux besoin de plaire aux gens,  
L'affreux besoin de plaire aux gens trop indulgents,  
Hommes prompts aux complots, femmes tôt adultères :  
Tous préjugés, mourez sous mes mains militaires !  
Mais pour qu'un bien beau fruit récompense ma paix,  
Fleurisse dans tout moi la fleur des divins Mais,  
Votre amour, Mère tendre, et votre culte tendre.  
Ah ! vous aimer, n'aimer Dieu que par vous, ne tendre  
À lui qu'en vous sans plus aucun détour subtil,  
Et mourir avec vous tout près.

Ainsi soit-il !

À LÉON VALADE

Douze longs ans ont lui depuis les jours si courts  
Où le même devoir nous tenait côte à côte !  
Hélas ! les passions dont mon cœur s'est fait l'hôte  
Furieux ont troublé ma paix de ces bons jours ;

Et j'ai couru bien loin de nos calmes séjours  
Au pourchas du Bonheur, ne trouvant que la Faute ;  
Le vaste monde autour de ma fuite trop haute  
Fondait en vains aspects, ronflait en vains discours...

– L'Orgueil, fol hippogriffe, a replié ses ailes ;  
Un cœur nouveau fleurit au feu des humbles zèles  
Dans mon sein visité par la foudre de Dieu.

Mais l'antique amitié, simple, joyeuse, exacte,  
Pendant tout mon désastre, à toute heure, en tout lieu,  
– J'en suis fier, mon Valade, – entre nous tint ce pacte.

1881.

À ERNEST DELAHAYE

Dieu, nous voulant amis parfaits, nous fit tous deux  
Gais de cette gaîté qui rit pour elle-même,  
De ce rire absolu, colossal et suprême,  
Qui s'esclaffe de tous et ne blesse aucun d'eux.

Tous deux nous ignorons l'égoïsme hideux  
Qui nargue ce prochain même qu'il faut qu'on aime  
Comme soi-même : tels les termes du problème,  
Telle la loi totale au texte non douteux.

Et notre rire étant celui de l'innocence,  
Il éclate et rugit dans la toute-puissance  
D'un bon orage plein de lumière et d'air frais.

Pour le soin du Salut, qui me pique et m'inspire,  
J'estime que, parmi nos façons d'être prêts,  
Il nous faut mettre au rang des meilleures ce rire.

À ÉMILE BLÉMONT

La vindicte bourgeoise assassinait mon nom  
Chinoisement, à coups d'épingle, quelle affaire !  
Et la tempête allait plus âpre dans mon verre.  
D'ailleurs du *seul* grief, Dieu bravé, pas un non,

Pas un oui, pas un mot ! L'Opinion sévère,  
Mais juste, s'en moquait, autant qu'une guenon  
De noix vides. Ce bœuf bavant sur son fanon,  
Le Public, mâchonnait ma gloire... encore à faire.

L'heure était tentatrice, et plusieurs d'entre ceux  
Qui m'aimaient, en dépit de Prudhomme complice,  
Tournèrent carrément, furent de mon supplice,

Ou se turent, la Peur les trouvant paresseux.  
Mais vous, du premier jour vous fûtes simple, brave,  
FIDÈLE ; et dans un cœur bien fait cela se grave.

À CHARLES DE SIVRY

Mon Charles, autrefois mon frère, et pardieu ! bien  
Encore tel malgré toutes les lois ensemble,  
Te souvient-il d'un amoureux qui n'ose et tremble  
Et verse le secret de son cœur dans le tien ?

Ah, de vivre ! Et te souvient-il du fameux Sage,  
Austère avec douceur, en route, croyait-il,  
Pour un beau Bethléem littéral et subtil,  
Entre un berger naïf et quelque très haut mage ?

– L'amoureux est un veuf orgueilleux. Ah ! de vivre !  
Le sage a suspendu son haleine et son livre,  
N'aspirant plus en Dieu que par la bonne mort.

Et pourtant, pourtant, comme ils sont toujours le même  
Homme du chaste espoir de justes noces qu'aime  
Ou non celle qui sous sa tombe d'oubli dort !

À EMMANUEL CHABRIER

Chabrier, nous faisons, un ami cher et moi,  
Des paroles pour vous qui leur donniez des ailes,  
Et tous trois frémissions quand, pour bénir nos zèles,  
Passait l'Ecce Deus et le Je ne sais quoi.

Chez ma mère charmante et divinement bonne,  
Votre génie improvisait au piano,  
Et c'était tout autour comme un brûlant anneau  
De sympathie et d'aise aimable qui rayonne.

Hélas ! ma mère est morte et l'ami cher est mort.  
Et me voici semblable au chrétien près du port,  
Qui surveille les tout derniers écueils du monde,

Non toutefois sans saluer à l'horizon  
Comme une voile sur le large au blanc frisson,  
Le souvenir des frais instants de paix profonde.

À EDMOND THOMAS

Mon ami, vous m'avez, quoiqu'encore si jeune,  
Vu déjà bien divers, mais ondoyant jamais !  
Direct et bref, oui : tels les Juins suivent les Mais,  
Ou comme un affamé de la veille déjeune.

Homme de primesaut et d'excès, je le suis,  
D'aventure et d'erreur, allons, je le concède,  
Soit, bien, mais illogique ou mol ou lâche ou tiède  
En quoi que ce soit, le dire, je ne le puis,

Je ne le dois ! Et ce serait le plus impie  
Péché contre le Saint-Esprit, que rien n'expie,  
Pour ma foi que l'amour éclaire de son feu,

Et pour mon cœur d'or pur le mensonge suprême,  
Puisqu'il n'est de justice, après l'Église et Dieu,  
Que celle qu'on se fait, à confesse, soi-même.

À CHARLES MORICE

Impérial, royal, sacerdotal, comme une  
République Française en ce Quatre-vingt-treize,  
Brûlant empereur, roi, prêtre dans sa fournaise,  
Avec la danse, autour, de la grande Commune ;

L'étudiant et sa guitare et sa fortune  
À travers les décors d'une Espagne mauvaise,  
Mais blanche de pieds nains et noire d'yeux de braise,  
Héroïque au soleil et folle sous la lune ;

Néoptolème, âme charmante et chaste tête,  
Dont je serais en même temps le Philoctète  
Au cœur ulcéré plus encor que sa blessure,

Et, pour un conseil froid et bon parfois, l'Ulysse ;  
Artiste pur, poète où la gloire s'assure ;  
Cher aux femmes, – cher aux Lettres, – Charles Morice !

À MAURICE DU PLESSYS

Je vous prends à témoin entre tous mes amis,  
Vous qui m'avez connu dès l'extrême infortune,  
Que je fus digne d'elle, à Dieu seul tout soumis,  
Sans criard désespoir ni jactance importune,

Simple dans mon mépris pour des revanches viles  
Et dans l'immense effort en détournant leurs coups,  
Calme à travers ces sortes de guerres civiles  
Où la Faim et l'Honneur eurent leurs tours jaloux,

Et, n'est-ce pas, bon juge, et fier ! mon du Plessys,  
Qu'en l'amer combat que la gloire revendique,  
L'Honneur a triomphé de sorte magnifique ?

Aimez-moi donc, aimez, quels que soient les soucis  
Plissant parfois mon front et crispant mon sourire,  
Ma haute pauvreté plus chère qu'un empire.

À PROPOS  
D'UN « CENTENAIRE » DE CALDERON  
(1600-1681)

*À José-Maria de Heredia.*

Ce poète terrible et divinement doux,  
Plus large que Corneille et plus haut que Shakespeare,  
Grand comme Eschyle avec ce souffle qui l'inspire,  
Ce Calderon mystique et mythique est à nous.

Oui, cette gloire est nôtre et nous voici jaloux  
De le dire bien haut à ce siècle en délire :  
Calderon, catholique avant tout, noble lyre  
Et saints accents, et bon catholique avant tous,

Salut ! Et qu'est ce bruit fâcheux d'académies,  
De concours, de discours, autour de ce grand mort  
En éveil parmi tant de choses endormies ?

Laissez rêver, laissez penser son Œuvre fort  
Qui plane, loin d'un siècle impie et ridicule,  
Au-dessus, au delà des colonnes d'Hercule !

Mai 1881.

À VICTOR HUGO

EN LUI ENVOYANT « SAGESSE »

Nul parmi vos flatteurs d'aujourd'hui n'a connu  
Mieux que moi la fierté d'admirer votre gloire :  
Votre nom m'enivrait comme un nom de victoire,  
Votre œuvre, je l'aimais d'un amour ingénu.

Depuis, la Vérité m'a mis le monde à nu.  
J'aime Dieu, son Église, et ma vie est de croire  
Tout ce que vous tenez, hélas ! pour dérisoire,  
Et j'abhorre en vos vers le Serpent reconnu.

J'ai changé. Comme vous. Mais d'une autre manière.  
Tout petit que je suis j'avais aussi le droit  
D'une évolution, la bonne, la dernière.

Or, je sais la louange, ô maître, que vous doit  
L'enthousiasme ancien ; la voici franche, pleine,  
Car vous me fûtes doux en des heures de peine.

1881.

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

JOUR DE LA CANONISATION

Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine,  
D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés,  
D'exalter aujourd'hui le caché des cachés,  
Le doux entre les doux à l'ignorance humaine

Et le mortifié sans paix que la Foi mène,  
Saignant de pénitence et blanc d'extase, chez  
Les peuples et les saints, qui, tous sens détachés,  
Fit de la Pauvreté son épouse et sa reine

Comme un autre Alexis, comme un autre François,  
Et fut le Pauvre affreux, angélique, à la fois  
Pratiquant la douceur, l'horreur de l'Évangile !

Et pour ainsi montrer au monde qu'il a tort  
Et que les pieds crus d'or et d'argent sont d'argile  
Comme l'Église est tendre et que Jésus est fort !

PARABOLES

Soyez béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien  
Dans ces temps de féroce ignorance et de haine ;  
Mais donnez-moi la force et l'audace sereine,  
De vous être à toujours fidèle comme un chien,

De vous être l'agneau destiné qui suit bien  
Sa mère et ne sait faire au pâtre aucune peine,  
Sentant qu'il doit sa vie encore, après sa laine,  
Au maître, quand il veut utiliser ce bien,

Le poisson, pour servir au Fils de monogramme,  
L'ânon obscur qu'un jour en triomphe il monta,  
Et, dans ma chair, les porcs qu'à l'abîme il jeta.

Car l'animal, meilleur que l'homme et que la femme,  
En ces temps de révolte et de duplicité,  
Fait son humble devoir avec simplicité.

SONNET HÉROÏQUE

La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or,  
Toujours l'or, et la viande, et les vins, et la viande,  
Et l'or pour les vins fins et la viande, on demande  
Un trou sans fond pour l'or toujours et l'or encor ! »

La Panse dit : « À moi la chute du trésor !  
La viande, et les vins fins, et l'or, toute provende,  
À moi ! Dégringolez dans l'outre toute grande  
Ouvrte du seigneur Nabuchodonosor ! »

L'œil est de pur cristal dans les suifs de la face :  
Il brille, net et franc, près du vrai, rouge et faux,  
Seule perfection parmi tous les défauts.

L'Âme attend vainement un remords efficace,  
Et dans l'impénitence agonise de faim  
Et de soif, et sanglote en pensant à LA FIN.

1881.

DRAPEAU VRAI

*À Raymond de La Tailhède.*

Le soldat qui sait bien et veut bien son métier  
Sera l'homme qu'il faut au Devoir inflexible :  
Le Devoir, qu'il combatte ou qu'il tire à la cible,  
Qu'il s'essore à la mort ou batte un plat sentier ;

Le Devoir, qu'il subisse (et l'aime !) un ordre altier  
Ou repousse le bas conseil de tel horrible  
Dégoût ; le Devoir bon, le Devoir dur, le crible  
Où restent les défauts de l'homme tout entier ;

Le Devoir saint, la fière et douce Obéissance,  
Rappel de la Famille en dépit de la France  
Actuelle, au mépris de cette France-là !

Famille, foyer, France antique et l'immortelle,  
Le Devoir seul devoir, le Soldat qu'appela  
D'avance cette France : or l'Espérance est telle.

PENSÉE DU SOIR

*À Ernest Raynaud.*

Couché dans l'herbe pâle et froide de l'exil,  
Sous les ifs et les pins qu'argente le grésil,  
Ou bien errant, semblable aux formes que suscite  
Le rêve, par l'horreur du paysage scythe,  
Tandis qu'autour, pasteurs de troupeaux fabuleux,  
S'effarouchent les blancs Barbares aux yeux bleus,  
Le poète de l'Art d'Aimer, le tendre Ovide  
Embrasse l'horizon d'un long regard avide  
Et contemple la mer immense tristement.

Le cheveu poussé rare et gris que le tourment  
Des bises va mêlant sur le front qui se plisse,  
L'habit troué livrant la chair au froid, complice,  
Sous l'aigreur du sourcil tordu l'œil terne et las,  
La barbe épaisse, inculte et presque blanche, hélas !  
Tous ces témoins qu'il faut d'un deuil expiatoire  
Disent une sinistre et lamentable histoire  
D'amour excessif, d'âpre envie et de fureur  
Et quelque responsabilité d'Empereur.  
Ovide morne pense à Rome, et puis encore  
À Rome que sa gloire illusoire décore.

Or, Jésus ! vous m'avez justement obscurci :  
Mais n'étant pas Ovide, au moins je suis ceci.

PAYSAGES

*À Anatole Baju.*

Au pays de mon père on voit des bois sans nombre,  
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre  
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.  
Noire de profondeur, sur l'étang découvert,  
Sous la bise soufflant balsamiquement dure  
L'eau saute à petits flots, minéralement pure.  
Les villages de pierre ardoisière aux toits bleus  
Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux.  
Du bétail non pareil s'y fait des chairs friandes  
Sauvagement un peu parmi les hautes viandes ;  
Et l'habitant, grâce à la Foi sauve, est heureux.

Au pays de ma mère est un sol plantureux  
Où l'homme, doux et fort, vit prince de la plaine,  
De patients travaux pour quelles moissons pleine,  
Avec, rares, des bouquets d'arbres et de l'eau.  
L'industrie a sali par places ce tableau  
De paix patriarcale et de campagne dense  
Et compromis jusqu'à des points cette abondance,  
Mais l'ensemble est resté, somme toute, très bien.  
Le peuple est froid et chaud, non sans un fond chrétien.  
Belle, très au dessus de toute la contrée,  
Se dresse éperdument la tour démesurée  
D'un gothique beffroi sur le ciel balancé,  
Attestant les devoirs et les droits du passé,

Et tout en haut de lui le grand lion de Flandre  
Hurle en cris d'or dans l'air moderne : « Osez les  
prendre ! »

Le pays de mon rêve est un site charmant  
Qui tient des deux aspects décrits précédemment :  
Quelque âpreté se mêle aux saveurs géorgiques.  
L'amour et le loisir même sont énergiques,  
Calmes, équilibrés sur l'ordre et le devoir.  
La vierge en général s'abstient du nonchaloir  
Dangereux aux vertus, et l'amant qui la presse  
A coutume avant tout d'éviter la paresse  
Où le vice puisa ses armes en tout temps,  
Si bien qu'en mon pays tous les cœurs sont contents,  
Sont, ou plutôt étaient.

Au cœur ou dans la tête,  
La tempête est venue. Est-ce bien la tempête ?  
Et tous cas, il y eut de la grêle et du feu,  
Et la misère, et comme un abandon de Dieu.  
La mortalité fut sur les mères taries  
Des troupeaux rebutés par l'herbe des prairies  
Et les jeunes sont morts après avoir languï  
D'un sort qu'on croyait parti d'où, jeté par qui ?  
Dans les champs ravagés la terre diluée  
Comme une pire mer flotte en une buée.  
Des arbres détremés les oiseaux sont partis,  
Laisant leurs nids et des squelettes de petits.  
D'amours de fiancés, d'union des ménages  
Il n'est plus question dans mes tristes parages.

## *Amour*

Mais la croix des clochers doucement toujours luit,  
Dans les cages plus d'une cloche encor bruit,  
Et, béni signal d'espérance et de refuge,  
L'arc-en-ciel apparaît comme après le déluge.

LUCIEN LÉTINOIS

I

Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi.  
Je vous offre les pleurs d'un cœur presque parjure ;  
Vous châtiez bien fort et parferez la foi  
Qu'alanguissait l'amour pour une créature.

Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas !  
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite  
Me le reprend à l'heure où mes pauvres pieds las  
Réclamaient ce cher guide en cette route étroite.

Vous me l'aviez donné, vous me le reprenez :  
Gloire à vous ! J'oubliais beaucoup trop votre gloire  
Dans la langueur d'aimer mieux les trésors donnés  
Que le Munificent de toute cette histoire.

Vous me l'aviez donné, je vous le rends très pur,  
Tout pétri de vertu, d'amour et de simplesse.  
C'est pourquoi, pardonnez, Terrible, à celui sur  
Le cœur de qui, Dieu fort, sévit cette faiblesse.

Et laissez-moi pleurer et faites-moi bénir  
L'Élu dont vous voudrez certes que la prière  
Rapproche un peu l'instant si bon de revenir  
À lui dans Vous, Jésus, après ma mort dernière.

II

Car vraiment j'ai souffert beaucoup !  
Débusqué, traqué comme un loup  
Qui n'en peut plus d'errer en chasse  
Du bon repos, du sûr abri,  
Et qui fait des bonds de cabri  
Sous les coups de toute une race.

La Haine et l'Envie et l'Argent,  
Bons limiers au flair diligent,  
M'entourent, me serrent. Ça dure  
Depuis des jours, depuis des mois,  
Depuis des ans ! Dîner d'émois,  
Souper d'effrois, pitance dure !

Mais, dans l'horreur du bois natal,  
Voici le Lévrier fatal,  
La Mort. – Ah ! la bête et la brute ! –  
Plus qu'à moitié mort, moi, la Mort  
Pose sur moi sa patte et mord  
Ce cœur, sans achever la lutte !

Et je reste sanglant, tirant  
Mes pas saignants vers le torrent  
Qui hurle à travers mon bois chaste  
– Laissez-moi mourir au moins, vous,  
Mes frères pour de bon, les Loups ! –  
Que ma sœur, la Femme, dévaste.

III

Ô la Femme ! Prudent, sage, calme ennemi,  
N'exagérant jamais ta victoire à demi.  
Tuant tous les blessés, pillant tout le butin,  
Et répandant le fer et la flamme au lointain,  
Ou bon ami, peu sûr mais tout de même bon,  
Et doux, trop doux souvent, tel un feu de charbon  
Qui berce le loisir, vous l'amuse et l'endort,  
Et parfois induit le dormeur en telle mort  
Délicieuse par quoi l'âme meurt aussi !  
Femme à jamais quittée, ô oui ! reçois ici,  
Non sans l'expression d'un injuste regret,  
L'insulte d'un qu'un seul remords ramènerait.  
Mais comme tu n'as pas de remords plus qu'un if  
N'a d'ombre vive, c'est l'adieu définitif.  
Arbre fatal sous qui gît mal l'Humanité,  
Depuis Éden jusqu'à Ce Jour Irrité.

IV

Ma cousine Éliisa, presque une sœur aînée,  
Mieux qu'une sœur, ô toi, voici donc ramenée  
La saison de malheur où tu me quittas pour  
Ce toujours, – ce jamais ! Le voici de retour  
Le jour affreux qui m'a sevré de l'aile douce  
Où m'abriter contre tel chagrin de Tom Pouce,  
Tel bobo. Certes oui, pauvre maman était  
Bien, trop ! bonne, et mon cœur à la voir palpitait,  
Tressautait, et riait, et pleurait de l'entendre.  
Mais toi, je t'aimais autrement, non pas plus tendre,  
Plus familial, voilà. Car la Mère est toujours  
Au fond redoutée un petit et respectée  
Absolument, tandis qu'à jamais regrettée,  
Tu m'apparais, chère ombre, ainsi qu'en ton vivant,  
Blonde et rose au profil pourtant grave et rêvant,  
Avec de beaux yeux bleus où s'instruisait mon âme  
De tout petit garçon, et plus tard, où la flamme  
De ma forte amitié chaste d'adolescent,  
Puis d'homme, mettait un reflet incandescent.  
Et tu me fus d'abord guide, puis camarade,  
Puis ami, non amie (une nuance fade).

Et tu dors maintenant après m'avoir béni.  
Mais je sens bien qu'en moi quelque chose est fini.

V

J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou.  
N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,  
Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance  
Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance,  
Et, le temps d'une étreinte, il embrasse cent fois  
L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix ;  
Puis, quand l'illusion a replié son aile,  
Il revient triste et seul bien souvent, mais fidèle,  
Et laissant aux ingrats quelque chose de lui,  
Sang ou chair. Mais, sans plus mourir dans son ennui,  
Il embarque aussitôt pour l'île des Chimères  
Et n'en rapporte rien que des larmes amères  
Qu'il savoure, et d'affreux désespoirs d'un instant,  
Puis rembarque.

– Il est brusque et volontaire tant  
Qu'en ses courses dans les infinis il arrive,  
Navigateur têtue, qu'il va droit à la rive,  
Sans plus s'inquiéter que s'il n'existait pas  
De recueil proche qui met son esquif à bas.  
Mais lui fait de l'écueil un tremplin et dirige  
Sa nage vers le bord. L'y voilà. Le prodige  
Serait qu'il n'eût pas fait avidement le tour  
Du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au jour,  
Et le tour et le tour encor du promontoire.  
Et rien ! Pas d'arbres ni d'herbes, pas d'eau pour boire,

La faim, la soif, et les yeux brûlés du soleil,  
Et nul vestige humain, et pas un cœur pareil !  
Non pas à lui, – jamais il n’aura son semblable, –  
Mais un cœur d’homme, un cœur vivant, un cœur palpable,  
Fût-il faux, fût-il lâche, un cœur ! quoi, pas un cœur !  
Il attendra, sans rien perdre de sa vigueur  
Que la fièvre soutient et l’amour encourage,  
Qu’un bateau montre un bout de mât dans ce parage,  
Et fera des signaux qui seront aperçus :  
Tel il raisonne. Et puis fiez-vous là-dessus ! –  
Un jour, il restera non vu, l’étrange apôtre.  
Mais que lui fait la mort, sinon celle d’un autre ?  
Ah, ses morts ! Ah, ses morts, mais il est plus mort  
qu’eux !  
Quelque fibre toujours de son esprit fougueux  
Vit dans leur fosse, y puise une tristesse douce ;  
Il les aime comme un oiseau son nid de mousse ;  
Leur mémoire est son cher oreiller, il y dort,  
Il rêve d’eux, les voit, cause avec et n’en sort,  
Plein d’eux, que pour encor quelque effrayante affaire.  
J’ai la fureur d’aimer. Qu’y faire ? Ah, laisser faire !

VI

Ô ses lettres d'alors ! les miennes elles-mêmes !  
Je ne crois pas qu'il soit des choses plus suprêmes.  
J'étais, je ne puis dire mieux, vraiment très bien,  
Ou plutôt, je puis dire tout, vraiment chrétien.  
J'éclatais de sagesse et de sollicitude,  
Je mettais tout mon soin pieux, toute l'étude  
Dont tout mon être était capable, à confirmer  
Cette âme dans l'effort de prier et d'aimer.  
Oui, j'étais devant Dieu qui m'écoute, si j'ose  
Le dire, quel que soit l'orgueil fou que suppose  
Un tel serment juré sur sa tête qui dort,  
Pur comme un saint et mûr pour cette bonne mort  
Qu'aujourd'hui j'entrevois à travers bien des doutes.  
Mais lui ! ses lettres ! l'ange ignorant de nos routes,  
Le pur esprit vêtu d'une innocente chair !  
Ô souvenir, de tous peut-être mon plus cher !  
Mots frais, la phrase enfant, style naïf et chaste  
Où marche la vertu dans la sorte de faste,  
Déroulement d'encens, cymbales de cristal,  
Qui sied à la candeur de cet âge natal,  
Vingt ans !  
Trois ans après il naissait dans la gloire  
Éternelle, emplissant à jamais ma mémoire.

VII

Mon fils est brave ; il va sur son cheval de guerre,  
Sans reproche et sans peur par la route du bien,  
Un dur chemin d'embûche et de piège où naguère  
Encore il fut blessé, mais vainquit en chrétien.

Mon fils est fier : en vain sa jeunesse et sa force  
L'invitent au plaisir par les langueurs du soir,  
Mon enfant se remet, rit de la vile amorce,  
Et, les yeux en avant, aspire au seul devoir.

Mon fils est bon : un jour que du bout de son aile  
Le soupçon d'une faute effleurait mes cheveux,  
Mon enfant, pressentant l'angoisse paternelle,  
S'en vint me consoler en de nobles aveux.

Mon fils est fort : son cœur était méchant, maussade,  
Irrité, dépité mon enfant dit : « Tout beau.  
Ceci ne sera pas. Au médecin, malade ! »  
Vint au prêtre, et partit avec un cœur nouveau.

Mais surtout que mon fils est beau ! Dieu l'environne  
De lumière et d'amour, parce qu'il fut pieux  
Et doux et digne encor de la Sainte Couronne  
Réservée aux soldats du combat pour les cieux.

Chère tête un instant courbée, humiliée  
Sous le Verbe éternel du Règne triomphant,

Sois bénie à présent que réconciliée.

– Et je baise le front royal de mon enfant !

VIII

Ô l'odieuse obscurité  
Du jour le plus gai de l'année  
Dans la monstrueuse cité  
Où se fit notre destinée !

Au lieu du bonheur attendu,  
Quel deuil profond, quelles ténèbres !  
J'en étais comme un mort, et tu  
Flottais en des pensers funèbres.

La nuit croissait avec le jour  
Sur notre vitre et sur notre âme,  
Tel un pur, un sublime amour  
Qu'eût étreint la luxure infâme ;

Et l'affreux brouillard refluit  
Jusqu'en la chambre où la bougie  
Semblait un reproche muet  
Pour quelque lendemain d'orgie.

Un remords de péché mortel  
Serrait notre cœur solitaire...  
Puis notre désespoir fut tel  
Que nous oubliâmes la terre,

Et que, pensant au seul Jésus  
Né rien que pour ce jour même,

Notre foi prenant le dessus  
Nous éclaira du jour suprême.

– Bonne tristesse qu’aima Dieu !  
Brume dont se voilait la Grâce,  
Crainte que l’éclat de son feu  
Ne fatiguât notre âme lasse.

Déliçates attentions  
D’une Providence attendrie !...  
Ô parfois encore soyons  
Ainsi tristes, âme chérie !

IX

Tout en suivant ton blanc convoi, je me disais  
Pourtant : C'est vrai, Dieu t'a repris quand tu faisais  
Sa joie et dans l'éclair de ta blanche innocence,  
Plus tard la Femme eût mis sans doute en sa puissance  
Ton cœur ardent vers elle affrontée un moment  
Seulement et t'ayant laissé le tremblement  
D'elle, et du trouble en l'âme à cause d'une étreinte ;  
Mais tu t'en détournas bientôt par noble crainte  
Et revins à la simple, à la noble Vertu,  
Tout entier à fleurir, lys un instant battu  
Des passions, et plus viril après l'orage,  
Plus magnifique pour le céleste suffrage  
Et la gloire éternelle... Ainsi parlait ma foi.

Mais quelle horreur de suivre, ô toi ! ton blanc convoi !

X

Il patinait merveilleusement,  
S'élançant, qu'impétueusement !  
R'arrivant si joliment vraiment !

Fin comme une grande jeune fille.  
Brillant, vif et fort, telle une aiguille,  
La souplesse, l'élan d'une anguille.

Des jeux d'optique prestigieux,  
Un tourment délicieux des yeux,  
Un éclair qui serait gracieux.

Parfois il restait comme invisible,  
Vitesse en route vers une cible  
Si lointaine, elle-même invisible...

Invisible de même aujourd'hui.  
Que sera-t-il advenu de lui ?  
Que sera-t-il advenu de lui ?

XI

La Belle au Bois dormait, Cendrillon sommeillait.  
Madame Barbe-bleue ? elle attendait ses frères ;  
Et le petit Poucet, loin de l'ogre si laid,  
Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.

L'oiseau couleur-de-temps planait dans l'air léger  
Qui caresse la feuille au sommet des bocages  
Très nombreux, tout petits, et rêvant d'ombrager  
Semaine, fenaison, et les autres ouvrages.

Les fleurs des champs, les fleurs innombrables des  
champs,  
Plus belles qu'un jardin où l'Homme a mis ses tailles,  
Ses coupes et son goût à lui, – les fleurs des gens ! –  
Flottaient comme un tissu très fin dans l'or des pailles,

Et, fleurant simple, ôtaient au vent sa crudité,  
Au vent fort, mais alors atténué, de l'heure  
Où l'après-midi va mourir. Et la bonté  
Du paysage au cœur disait : Meurs ou demeure !

Les blés encore verts, les seigles déjà blonds  
Accueillaient l'hirondelle en leur flot pacifique.  
Un tas de voix d'oiseaux criait vers les sillons  
Si doucement qu'il ne faut pas d'autre musique...

Peau-d'Âne rentre. On bat la retraite – écoutez ! –  
Dans les États voisins de Riquet-à-la-Houpe,  
Et nous joignons l'auberge, enchantés, esquintés,  
Le bon coin où se coupe et se trempe la soupe !

XII

Je te vois encore à cheval  
Tandis que chantaient les trompettes,  
Et ton petit air martial  
Chantait aussi quand les trompettes ;

Je te vois toujours en treillis  
Comme un long Pierrot de corvée  
Très élégant sous le treillis,  
D'une allure toute trouvée ;

Je te vois autour des canons,  
Frêles doigts dompteurs de colosses,  
Grêles voix pleines de crés noms,  
Bras chétifs vainqueurs de colosses ;

Et je te rêvais une mort  
Militaire, sûre et splendide,  
Mais Dieu vint qui te fit la mort  
Confuse de la typhoïde...

Seigneur, j'adore vos desseins,  
Mais comme ils sont impénétrables !  
Je les adore, vos desseins,  
Mais comme ils sont impénétrables !

XIII

Le petit coin, le petit nid  
    Que j'ai trouvés,  
Les grands espoirs que j'ai couvés,  
    Dieu les bénit.  
Les heures des fautes passées  
    Sont effacées  
Au pur cadran de mes pensées.

L'innocence m'entoure et toi,  
    Simplicité,  
Mon cœur par Jésus visité  
    Manque de quoi ?  
Ma pauvreté, ma solitude,  
    Pain dur, lit rude,  
Quel soin jaloux ! l'exquise étude !

L'âme aimante au cœur fait exprès,  
    Ce dévouement,  
Viennent donner un dénouement  
    Calme et si frais  
À la détresse de ma vie  
    Inassouvie  
D'avoir satisfait toute envie !

Seigneur, ô merci. N'est-ce pas  
    La bonne mort ?  
Aimez mon patient effort

Et nos combats.  
Les miens et moi, le ciel nous voie  
Par l'humble voie  
Entrer, Seigneur, dans Votre joie.

XIV

Notre essai de culture eut une triste fin,  
Mais il fit mon délire un long temps et ma joie :  
J'y voyais se développer ton être fin  
Dans ce beau travail qui bénit ceux qu'il emploie :

J'y voyais ton profil fluet sur l'horizon  
Marcher comme à pas vifs derrière la charrue,  
Gourmandant les chevaux ainsi que de raison,  
Sans colère, et criant diah et criant hue ;

Je te voyais herser, rouler, faucher parfois,  
Consultant les anciens, inquiet d'un nuage,  
L'hiver à la batteuse ou liant dans nos bois ;  
Je t'aidais, vite hors d'haleine et tout en nage.

Le dimanche, en l'éveil des cloches, tu suivais  
Le chemin de jardins pour aller à la Messe ;  
Après midi, l'auberge une heure où tu buvais  
Pour dire, et puis la danse aux soirs de grand'liesse.

Hélas ! tout ce bonheur que je croyais permis,  
Vertu, courage à deux, non mépris de la foule,  
Mais pitié d'elle avec très peu de bons amis,  
Croula dans des choses d'argent comme un mur croule.

Après, tu meurs ! – Un dol sans pair livre à la Faim  
Ma fierté, ma vigueur, et la gloire apparue...

Ah ! frérot ! est-ce enfin là-haut ton spectre fin  
Qui m'appelle à grands bras derrière la charrue ?

XV

Puisque encore déjà la sottise tempête,  
Explique alors la chose, ô malheureux poète.

Je connus cet enfant, mon amère douceur,  
Dans un pieux collège où j'étais professeur.  
Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle  
Intelligence, et la pureté vraiment belle  
Que disaient et ses yeux et son geste et sa voix,  
Captivèrent mon cœur et dictèrent mon choix  
De lui pour fils, puisque, mon vrai fils, mes entrailles,  
On me le cache en manière de représailles  
Pour je ne sais quels torts charnels et surtout pour  
Un fier départ à la recherche de l'amour  
Loin d'une vie aux platitudes résignée !  
Oui, surtout et plutôt pour ma fuite indignée  
En compagnie illustre et fraternelle vers  
Tous les points du physique et moral univers,  
– Il paraît que les gens dirent jusqu'à Sodome, –  
Où mourussent les cris de Madame Prudhomme !

Je lui fis part de mon dessein. Il accepta.

Il avait des parents qu'il aimait, qu'il quitta  
D'esprit pour être mien, tout en restant son maître  
Et maître de son cœur, de son âme peut-être,  
Mais de son esprit, plus.  
Ce fut bien, ce fut beau.  
Et c'eût été trop bon, n'eût été le tombeau.

Jugez.

En même temps que toutes mes idées,  
(Les bonnes !) entraient dans son esprit, précédées  
De l'Amitié jonchant leur passage de fleurs,  
De lui, simple et blanc comme un lys calme aux couleurs  
D'innocence candide et d'espérance verte,  
L'Exemple descendait sur mon Âme entr'ouverte  
Et sur mon cœur qu'il pénétrait plein de pitié,  
Par un chemin semé des fleurs de l'Amitié ;  
Exemple des vertus joyeuses, la franchise,  
La chasteté, la foi naïve dans l'Église,  
Exemple des vertus austères, vivre en Dieu,  
Le chérir en tout temps et le craindre en tout lieu,  
Sourire, que l'instant soit léger ou sévère,  
Pardoner, qui n'est pas une petite affaire !

Cela dura six ans, puis l'ange s'envola.  
Dès lors je vais hagard et comme ivre. Voilà.

XVI

Cette adoption de toi pour mon enfant  
Puisque l'on m'avait volé mon fils réel,  
Elle n'était pas dans les conseils du ciel,  
Je me le suis dit, en pleurant, bien souvent ;

Je me le suis dit toujours devant la tombe  
Noire de fusains, blanche de marguerites ;  
Elle fut sans doute un de ces démerites  
Cause de ces mots où voici que je tombe.

Ce fut, je le crains, un faux raisonnement.  
À bien réfléchir je n'avais pas le droit,  
Pour me consoler dans mon chemin étroit,  
De te choisir, même ô si naïvement,

Même ô pour ce plan d'humble vertu cachée :  
Quelques champs autour d'une maison sans faste  
Que connaît le pauvre, et sur un bonheur chaste  
La grâce de Dieu complaisamment penchée !

Fallait le laisser, pauvre et gai, dans ton nid,  
Ne pas te mêler à mes jeux orageux,  
Et souffrir l'exil en proscrit courageux,  
L'exil loin du fils né d'un amour béni.

Il me reviendrait, le fils des justes noces,  
À l'époque d'être au moment d'être un homme

Quand il comprendrait, quand il sentirait comme  
Son père endura de sottises féroces !

Cette adoption fut le fruit défendu ;  
J'aurais dû passer dans l'odeur et le frais  
De l'arbre et du fruit sans m'arrêter auprès.  
Le ciel m'a puni... J'aurais dû, j'aurais dû !

XVI

Ce portrait qui n'est pas ressemblant,  
Qui fait roux tes cheveux noirs plutôt,  
Qui fait rose ton teint brun plutôt,  
Ce pastel, comme il est ressemblant !

Car il peint la beauté de ton âme,  
La beauté de ton âme un peu sombre,  
Mais si chère au fond que, sur mon âme,  
Il a raison de n'avoir pas d'ombre.

Tu n'étais pas beau dans le sens vil  
Qu'il paraît qu'il faut pour plaire aux dames.  
Et, pourtant, de face et de profil,  
Tu plaisais aux hommes comme aux femmes.

Ton nez certes n'était pas si droit,  
Mais plus court qu'il n'est dans le pastel,  
Mais plus vivant que dans le pastel,  
Mais aussi long et droit que de droit.

Ta lèvre et son ombre de moustache  
Fut rouge moins qu'en cette peinture  
Où tu n'as pas du tout de moustache,  
Mais c'est ta souriance si pure.

Ton port de cou n'était pas si dur,  
Mais flexible, et d'un aigle et d'un cygne ;

Car ta fierté parfois primait sur  
Ta douceur dive et ta grâce insigne.

Mais tes yeux, ah ! tes yeux, c'est bien eux,  
Leur regard triste et gai, c'est bien lui,  
Leur éclat apaisé c'est bien lui.  
Ces sourcils orageux, que c'est eux !

Ah ! portrait qu'en tous les lieux j'emporte  
Où m'emporte une fausse espérance,  
Ah ! pastel spectre, te voir m'emporte  
Où ? parmi tout, jouissance et transe !

Ô l'élû de Dieu, priez pour moi.  
Toi qui sur terre étais mon bon ange ;  
Car votre image, plein d'alme émoi,  
Je la vénère d'un culte étrange.

XVIII

Âme, te souvient-il, au fond du paradis,  
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis  
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle ?  
Jadis déjà ! Combien pourtant je me rappelle  
Mes stations au bas du rapide escalier  
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier  
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste  
Comme un ange le long de l'échelle céleste,  
Ton sourire amical ensemble et filial,  
Ton serrement de main cordial et loyal,  
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres,  
Qui m'allaient droit au cœur et pénétraient mes ombres.  
Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,  
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil  
Et, sous les arbres pleins d'une gentille musique,  
Notre entretien était souvent métaphysique.  
Ô tes forts arguments, ta foi du charbonnier !  
Non sans quelque tendance, ô si franche ! à nier,  
Mais si vite quittée au premier pas du doute !  
Et puis nous rentrions, plus que lents, par la route  
Un peu des écoliers, chez moi, chez nous plutôt,  
Y déjeuner de rien, fumailler vite et tôt,  
Et dépêcher longtemps une vague besogne.

Mon pauvre enfant, ta voix dans le Bois de Boulogne !

XIX

Il m'arrivait souvent, seul avec ma pensée,  
– Pour le fils de son nom tel un père de chair, –  
D'aimer à te rêver dans un avenir cher  
La parfaite, la belle et sage fiancée.

Je cherchais, je trouvais, jamais content assez,  
Amoureux tout d'un coup et prompt à me reprendre,  
Tour à tour confiant et jaloux, froid et tendre,  
Me crispant en soupçons, plein de soins empressés,

Prenant ta cause enfin jusqu'à tenir ta place,  
Tant j'étais tien, que dis-je là ? tant j'étais toi,  
Un toi qui t'aimait mieux, savait mieux qui et quoi,  
Discernait ton bonheur de quel cœur perspicace !

Puis, comme ta petite femme s'incarnait,  
Toute prête, vertu, bon nom, grâce et le reste,  
Ô nos projets ! voici que le Père céleste,  
Mieux informé, rompit le mariage net,

Et ravit, pour la Seule épouse, pour la Gloire  
Éternelle, ton âme aux plus ultimes cieux,  
En attendant que ressuscite glorieux  
Ton corps, aimable et fin compagnon de victoire.

XX

Tu mourus dans la salle Serre,  
À l'hospice de la Pitié :  
On avait jugé nécessaire  
De t'y mener mort à moitié.

J'ignorais cet acte funeste.  
Quand j'y courus et que j'y fus,  
Ce fut pour recueillir le reste  
De ta vie en propos confus.

Et puis, et puis, je me rappelle  
Comme d'hier, en vérité :  
Nous obtenons qu'à la chapelle  
Un service en noir soit chanté :

Les cierges autour de la bière  
Flambent comme des yeux levés  
Dans l'extase d'une prière  
Vers des paradis retrouvés ;

La croix du tabernacle et celle  
De l'absoute luisent ainsi  
Qu'un espoir infini que scelle  
La Parole et le Sang aussi ;

La bière est blanche qu'illumine  
La cire et berce le plain-chant  
De promesse et de paix divine,  
Berceau plus frêle et plus touchant.

XXI

Si tu ne mourus pas entre mes bras,  
Ce fut tout comme, et de ton agonie,  
J'en vis assez, ô détresse infinie !  
Tu délirais, plus pâle que tes draps ;

Tu me tenais, d'une voix trop lucide,  
Des propos doux et fous, « que j'étais mort,  
Que c'était triste », et tu serrais très fort  
Ma main tremblante, et regardais à vide ;

Je me tournais, n'en pouvant plus de pleurs,  
Mais ta fièvre voulait suivre son thème,  
Tu m'appelais par mon nom de baptême,  
Puis ce fut tout, ô douleurs des douleurs !

J'eusse en effet dû mourir à ta place,  
Toi debout, là, présidant nos adieux !...  
Je dis cela faute de dire mieux.  
Et pardonnez, Dieu juste, à mon audace.

XXII

L'affreux Ivry dévorateur  
A tes reliques dans sa terre  
Sous de pâles fleurs sans odeur  
Et des arbres nains sans mystère.

Je laisse les charniers flétris  
Où gît la moitié de Paris.

Car, mon fils béni, tu reposes  
Sur le territoire d'Ivry-  
Commune, où, du moins, mieux encloses,  
Les tombes dorment à l'abri

Du flot des multitudes bêtes,  
Les dimanches, jeudis et fêtes.

Le cimetière est trivial  
Dans la campagne révoltante,  
Mais je sais le coin filial  
Où ton corps a planté sa tente.

– Ami, je viens parler à toi.  
– Commence par prier pour moi.

Bien pieusement je me signe  
Devant la croix de pierre et dis  
En sanglotant à chaque ligne  
Un très humble *De profundis*.

- Alors ta belle âme est sauvée ?
- Mais par quel désir éprouvée !

Les fleurettes du jardinet  
Sont bleuâtres et rose tendre  
Et blanches, et l'on reconnaît  
Des soins qu'il est juste d'attendre.

- Le désir, sans doute, de Dieu ?
- Oui, rien n'est plus dur que ce feu.

Les couronnes renouvelées  
Semblent d'agate et de cristal ;  
Des feuilles d'arbres des allées  
Tournent dans un grand vent brutal.

- Comme tu dois souffrir, pauvre âme !
- Rien n'est plus doux que dans cette flamme.

Voici le soir gris qui descend ;  
Il faut quitter le cimetière,  
Et je m'éloigne en t'adressant  
Une invocation dernière :

- Âme vers Dieu, pensez à moi.
- Commence par prier pour toi.

XXIII

Ô Nouvelle-Forêt ! nom de féerie et d'armes !  
Le mousquet a souvent rompu philtres et charmes  
Sous tes rameaux où le rossignol s'effarait.  
Ô Shakspeare ! ô Cromwell ! ô Nouvelle-Forêt !  
Non désormais joli seulement, plus tragique  
Ni magique, mais, par une aimable logique,  
Encadrant Lymington, vieux bourg, le plus joli  
Et le plus vieux des bourgs jadis guerriers, d'un pli  
D'arbres sans nombre vains de leur grâce hautaine,  
Avec la mer qui rêve haut, pas très lointaine,  
Comme un puissant écho des choses d'autrefois.  
J'y vécus solitaire, ou presque, quelques mois,  
Solitaire et caché, – comme, tapi sous l'herbe,  
Tout ce passé dormant aux pieds du bois superbe,  
Non sans, non plus, dans l'ombre et le silence fiers,  
Moi, le cri sourd de mes avant-derniers hiers,  
Passion, ironie, atroce grosse joie !  
Non sans, non plus, sur la dive corde de soie  
Et d'or du cœur désormais pur, cette chanson,  
La meilleure ! d'amour filial au frisson  
Béni certes. – Ô ses lettres dans la semaine  
Par la boîte vitrée, et que fou je promène,  
Fou de plaisir, à travers bois, les relisant  
Cent fois. – Et cet Ivry-commune d'à-présent !

XXIV

Ta voix grave et basse  
Pourtant était douce  
Comme du velours,  
Telle, en ton discours,  
Sur de sombre mousse  
De belle eau qui passe.

Ton rire éclatait  
Sans gêne et sans art,  
Franc, sonore et libre.  
Tel, au bois qui vibre,  
Un oiseau qui part  
Trillant son motet.

Cette voix, ce rire  
Font dans ma mémoire.  
Qui te voit souvent  
Et mort et vivant,  
Comme un bruit de gloire  
Dans quelque martyre.

Ma tristesse en toi  
S'égaie à ces sons  
Qui disent : « Courage ! »  
Au cœur que l'orage  
Emplit des frissons  
De quel triste émoi !

Orage, ta rage,  
Tais-la, que je cause  
Avec mon ami  
Qui semble endormi,  
Mais qui se repose  
En un conseil sage...

XXV

Ô mes morts tristement nombreux  
Qui me faites un dôme ombreux  
De paix, de prière et d'exemple,  
Comme autrefois le Dieu vivant  
Daigna vouloir qu'un humble enfant  
Se sanctifiât dans le temple.

Ô mes morts penchés sur mon cœur,  
Pitoyables à sa langueur,  
Père, mère, âmes angéliques,  
Et toi qui fus mieux qu'une sœur,  
Et toi, jeune homme de douceur  
Pour qui ces vers mélancoliques,

Et vous tous, la meilleure part  
De mon âme, dont le départ  
Flétrit mon heure la meilleure,  
Amis que votre heure faucha  
Ô mes morts, voyez que déjà  
Il se fait temps qu'aussi je meure.

Car plus rien sur terre qu'exil !  
El pourquoi Dieu retire-t-il  
Le pain lui-même de ma bouche,  
Sinon pour me rejoindre à vous  
Dans son sein redoutable et doux,  
Loin de ce monde âpre et farouche.

Aplanissez-moi le chemin,  
Venez me prendre par la main,  
Soyez mes guides dans la gloire,  
Ou bien plutôt, – Seigneur vengeur ! –  
Priez pour un pauvre pêcheur  
Indigne encor du Purgatoire.

BATIGNOLLES

Un grand bloc de grès ; quatre noms : mon père  
Et ma mère et moi, puis mon fils bien tard  
Dans l'étroite paix du plat cimetièrè  
Blanc et noir et vert, au long du rempart.

Cinq tables de grès ; le tombeau nu, fruste,  
En un carré long, haut d'un mètre et plus,  
Qu'une chaîne entoure et décore juste,  
Au bas du faubourg qui ne bruit plus.

C'est de là que la trompette de l'ange  
Fera se dresser nos corps ranimés  
Pour la vie enfin qui jamais ne change,  
Ô vous, père et mère et fils bien-aimés.

À GEORGES VERLAINE

Ce livre ira vers toi comme celui d'Ovide  
S'en alla vers la Ville.

Il fut chassé de Rome ; un coup bien plus perfide  
Loin de mon fils m'exile.

Te reverrai-je ? Et quel ? Mais quoi ! moi mort ou non,  
Voici mon testament :

Crains Dieu, ne hais personne, et porte bien ton nom  
Qui fut porté dûment.

*à propos*

La transcription et la mise en page de cet ouvrage :  
AMOUR de PAUL VERLAINE  
ont été effectuées par votre dévoué copiste :  
Dominique Petitjean.

Ouvrage édité aux dépens d'un amateur,  
en vue d'un usage strictement personnel  
et non-marchand  
à la date du 20 septembre 2015

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements